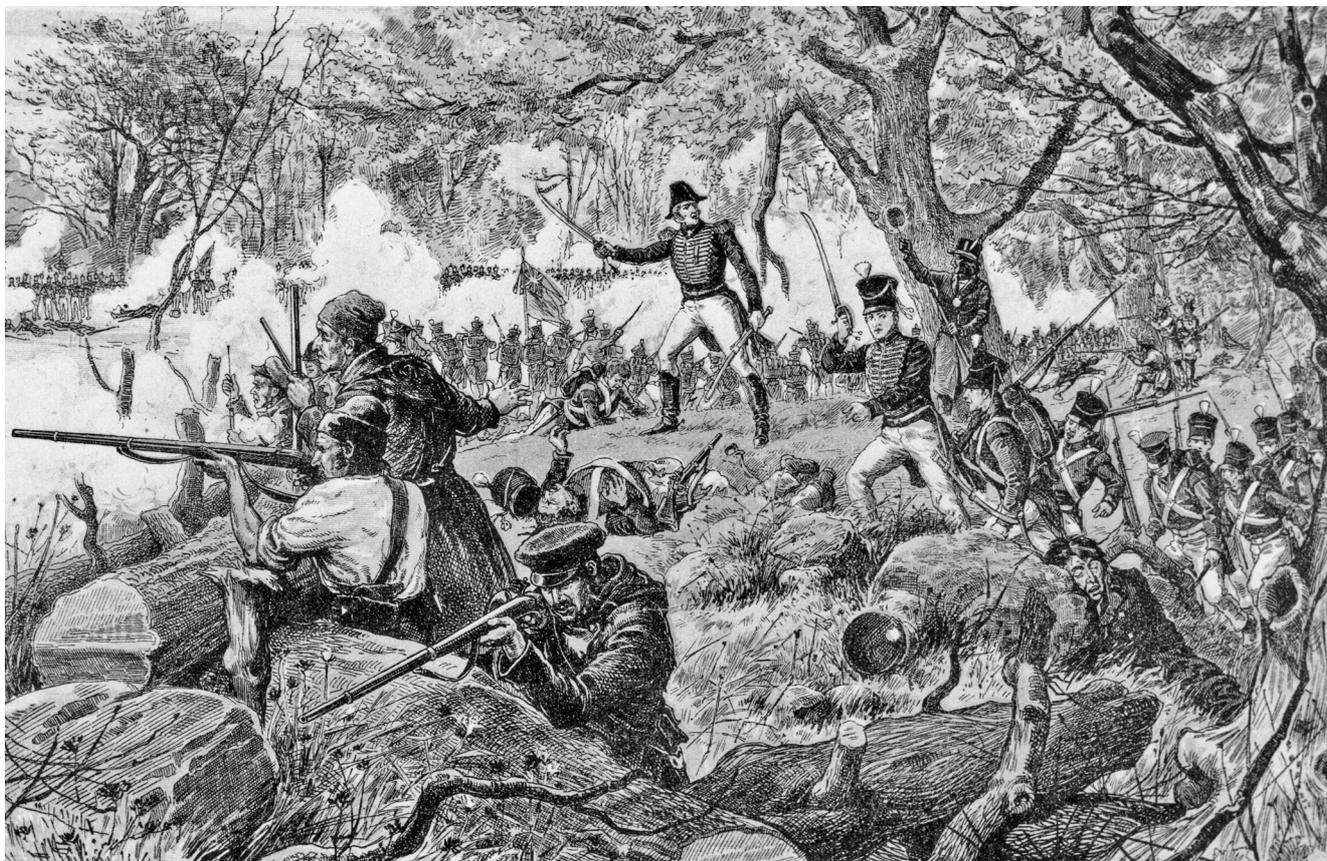


CHAPITRE 8

WOODFIELD, DES LIENS INATTENDUS...



Bataille de Châteauguay, 16 octobre 1813
(Bibliothèque et Archives Canada, C-003297)

L'ÉVOCATION DE TROIS DES PROPRIÉTAIRES DU DOMAINE WOODFIELD – THOMAS AINSLIE, MATHEW BELL et William Sheppard – ouvre la voie à l'exploration d'événements clefs de notre histoire.

Le récit de l'invasion de la province de Québec par les Anglo-Américains et de leur assaut de la ville de Québec le 31 décembre 1775, publié par Thomas Ainslie, m'a incitée à explorer les causes de ces événements, lesquelles m'ont amenée à la guerre d'Indépendance américaine. Il m'a alors semblé tout à fait naturel de connaître le pourquoi de la seconde invasion américaine – celle de 1812 – et de poursuivre avec la bataille de Châteauguay au cours de laquelle s'est distingué le commandant Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry.

Mathew Bell, administrateur des Forges du Saint-Maurice pendant plus de 50 ans, m'a ensuite offert l'occasion de remonter aux sources de la première grande industrie canadienne. Enfin, William Sheppard et sa passion pour la nature m'a invitée à effectuer une incursion dans les sciences naturelles.

L'INDÉPENDANCE AMÉRICAINE EN DEVENIR

Afin de mieux saisir les facteurs qui ont pu amener les Anglo-Américains sous les murs de Québec, à l'automne 1775, il est nécessaire de retourner au lendemain de la signature du traité de Paris, le 10 février 1763, et à sa clause stipulant que le territoire amérindien situé à l'ouest des Appalaches devenait leur.

La révolte de Pontiac

La France avait dû céder à la Grande-Bretagne ce territoire riche en fourrures, peuplé par des tribus qui pratiquaient la traite avec ses marchands. Jusque-là, celles-ci n'avaient craint de le perdre parce que les Français n'avaient jamais manifesté le désir de s'y établir. Mais la menace de s'en trouver évincées devint évidente avec le traité de Paris, car les Anglo-Américains souhaitaient, depuis longtemps déjà, coloniser cette région. Les Amérindiens n'allaient cependant pas abandonner leurs terres sans mot dire...

À l'été 1763, nombreux sont ceux à se regrouper sous le commandement du chef de la tribu des Outaouais, Pontiac: ils détruiront tous les forts situés entre Niagara et Détroit. Ce dernier fort sera le seul à demeurer hors de leur portée. Ayant eu vent que Pontiac et ses hommes s'apprêtaient à l'assiéger, le général Henry Gladwin les avaient attendus de pied ferme. Il résistera à leurs attaques jusqu'à la Proclamation de Londres, le 7 octobre. En vertu de celle-ci, le territoire situé à l'ouest des Appalaches est restitué aux Amérindiens.

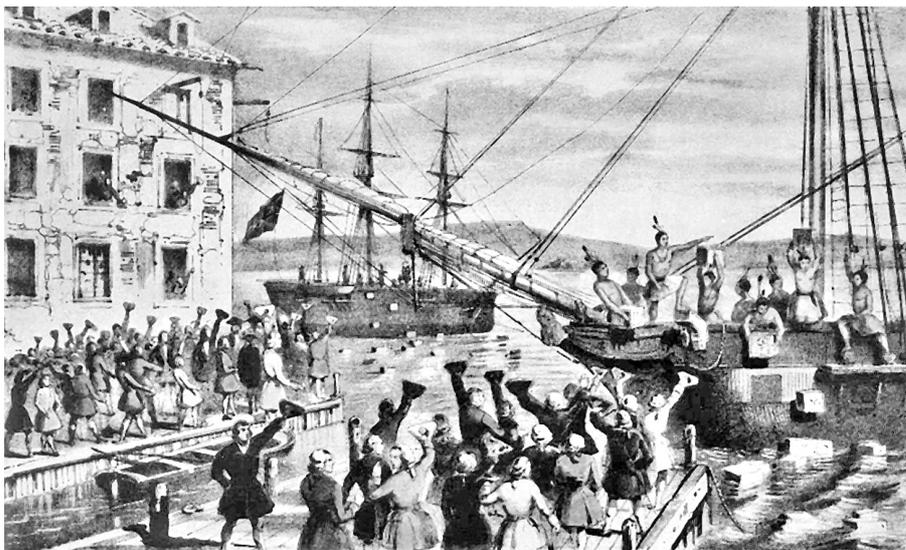
L'indignation est générale dans les Treize colonies qui accusent la métropole de vouloir freiner leur expansion. Le gouvernement britannique leur répond qu'il n'y a là que simple mesure de sécurité. De fait, dès 1768, la partie située au sud de la rivière Ohio leur est remise. Mais, en 1774, Londres annexe à la province de Québec l'espace situé au nord de la rivière. Les Américains n'avaient donc regagné qu'une partie du territoire convoité... Quant aux Amérindiens, ils se retrouvent ainsi dépouillés de leurs terres et réduits à chercher refuge dans l'hinterland.

Pas de taxation sans représentation

La frustration éprouvée par les Treize colonies suite à la création du territoire amérindien (1763) avait connu un crescendo avec l'imposition de taxes successives sur le sucre, les timbres, le verre, la peinture, l'huile, le plomb, le papier et le thé. En réponse aux protestations, Londres souligne que les mesures s'avèrent indispensables pour renflouer les coffres de l'État dégaris par les dépenses encourues pour s'emparer de la Nouvelle-France.

Les Américains, qui ne comptent aucun représentant au sein du Parlement britannique, s'indignent et prétendent que les taxes sont illégales et illégitimes.

The Destruction of Tea at Boston Harbor, 1773
(Lithogravure de Sarony & Major, 1846, Library of Congress)



«Pas de taxation sans représentation», déclarent-ils.

Une atmosphère d'insurrection se développe dans les Treize colonies. Londres s'inquiète et supprime les droits de douane sur le thé – à l'exception de trois pences – et offre la denrée à un prix inférieur à celui des contrebandiers. Le Parlement espérait ainsi éviter la faillite de la English East India Company qui ne réussissait plus à écouler ses stocks accumulés dans les entrepôts en raison d'un boycott américain.

L'organisation patriotique «Sons of Liberty» redoute que le nouveau prix du thé ne recueille l'adhésion des marchands de Boston. Aussi prie-t-elle le gouverneur Thomas Hutchison de renvoyer en Angleterre les navires qui mouillent dans le port. Devant son refus, une cinquantaine de patriotes – certains déguisés en costumes amérindiens – montent à bord d'un navire de la English East India Company, le 16 décembre 1773, et jettent 10 000 livres de thé à la mer. Cet événement demeurera dans la mémoire collective comme le «Boston Tea Party».

Furieuse, la métropole ordonne la fermeture du port de Boston et abolit les franchises du Massachusetts. Qui plus est, elle proclame l'Acte de Québec le 22 juin 1774, repoussant les frontières de la province jusqu'à la rivière Ohio.

Pour les Yankees*, l'Acte de Québec est encore plus intolérable que toutes les lois de taxation. Leur colère est à son comble. Ils se sentent trahis et organisent un Congrès continental à Philadelphie pour exprimer leurs griefs, du 5 septembre au 26 octobre 1774.

Une invitation aux Canadiens

L'attaque sur Québec s'inscrit dans la démarche du Congrès continental qui invite les Canadiens à se joindre aux colonies américaines dans leur lutte pour se libérer du joug britannique.

* L'origine du mot Yankee est incertaine. Elle provient peut-être du surnom hollandais Jan Kass, un terme équivalent au Jos Bleu québécois. Les Hollandais désignaient ainsi les Anglais du Connecticut. À partir des années 1750, l'appellation Yankee s'étendra à tous les colons britanniques de la Nouvelle-Angleterre.

Dans sa lettre du 26 octobre 1774, le président Henry Middleton insiste sur les avantages de l'union des peuples de l'Amérique septentrionale et dénonce l'autoritarisme de la métropole. Il enjoint les Canadiens à élire des députés pour former un congrès provincial et à envoyer des délégués au deuxième Congrès continental qui aura lieu à Philadelphie, le 10 mai 1775.

La lettre est rédigée en français et imprimée par Fleury Mesplet :

[...] Saisissez l'occasion que la Providence elle-même vous offre. Vous n'êtes qu'un très petit nombre en comparaison de ceux qui vous invitent à bras ouverts de vous joindre à eux; un instant de réflexion doit vous convaincre qu'il convient mieux à vos intérêts et à votre bonheur de vous procurer l'amitié constante des peuples de l'Amérique septentrionale que de les rendre vos implacables ennemis.

[...] Votre pays est naturellement joint au leur, joignez-vous aussi dans vos intérêts politiques; leur propre bien-être ne permettra jamais qu'ils vous abandonnent ou qu'ils vous trahissent. La valeur et l'étendue des avantages que l'on vous offre est immense.

[...] Nous ne requérons pas de vous dans cette adresse d'en venir à des voies de fait contre le Gouvernement de notre Souverain, nous vous engageons seulement à consulter votre gloire et votre bien-être et à ne pas souffrir que des Ministres infâmes vous persuadent et vous intimident jusqu'au point de devenir les instruments de leur cruauté et de leur despotisme. Nous vous engageons aussi à vous unir à nous par un pacte social, fondé sur le principe libéral d'une liberté égale, et entretenu par une suite de bons offices réciproques, qui puissent le rendre perpétuel. À dessein d'effectuer une union si désirable, nous vous prions de considérer s'il ne serait pas convenable que vous vous assembliez chacun dans vos villes et districts respectifs, pour élire des députés de chaque endroit qui formeraient un congrès provincial, duquel vous pourriez choisir des délégués pour être envoyés, comme les représentants de votre province, au congrès général de ce continent qui doit ouvrir ses séances à Philadelphie, le 10 de mai 1775¹.



Monument élevé à la gloire des Minutemen au centre de la ville de Lexington au Massachusetts.

Une provocation inadmissible

Le 14 avril 1775, quelques jours avant l'entrée en vigueur de l'Acte de Québec, le général Thomas Gage, gouverneur du Massachusetts, reçoit l'ordre de détruire le dépôt d'armes des Américains dans les villes de Lexington et de Concord, au nord de Boston.

Le 18 avril, le D^r Joseph Warren, le plus important leader du mouvement patriote, demande à Paul Revere² de se rendre à Lexington avertir Samuel Adams et John Hancock que l'armée britannique est en marche pour les arrêter. Aussitôt la nuit venue, Revere traverse la rivière Charles en chaloupe. À Charleston, il emprunte un cheval et dès qu'il aperçoit dans la

tour de la North Church les signaux lumineux qui confirment la manœuvre des «Red Coats», il s'élançait à bride abattue vers Lexington.

Cet épisode a été immortalisé en 1863 par le poète Henry Wadsworth Longfellow dans le poème *Paul Revere's Ride*:

[...]

He (Paul Revere) said to his friend, «If the British march
By land or sea from the town to-night,
Hang a lantern aloft in the belfry arch
Of the North Church tower, as a signal light,
One, if by land, and two, if by sea;
And I on the opposite shore will be,
Ready to ride and spread the alarm
Through every Middlesex village and farm,
For the country-folk to be up and to arm.»

Samuel Adams et John Hancock avaient déjà fui lorsque l'armée britannique arrive à Lexington. Les 75 Minutemen qui l'attendaient se défendent courageusement. Paul Revere est capturé, mais d'autres messagers réussissent à prévenir les Minutemen de Concord qui voient à ce que les armes et les munitions soient placées en sécurité dans les villes environnantes.

Une seconde invitation

Le second Congrès continental présidé par John Hancock s'ouvre le 10 mai 1775. Persuadés que l'Angleterre ne fera aucun compromis et qu'elle s'imposera par la force, les délégués décident de lever une armée. Ils en confient le commandement au général George Washington qui avait fait l'apprentissage de la guerre en combattant les Français et leurs alliés amérindiens pendant la French and Indian War.

BUNKER HILL

Le premier véritable affrontement entre l'Armée britannique et l'Armée continentale a lieu le 17 juin 1775 à Bunker Hill, sur les hauteurs de la péninsule de Charleston, au nord de Boston. Les Britanniques disposent de forces supérieures et remportent la victoire, mais la défense des Yankees est si opiniâtre qu'elle galvanise leur mouvement de résistance.



Battle at Bunker Hill
Scène de la mort du général Joseph Warren
(John Thurnbull, 1786, Bibliothèque et Archives Canada, C-007455)



Plaques commémoratives offertes à la ville de Québec par la Literary and Historical Society of Quebec en 1904. On les retrouve sur le boulevard Champlain à proximité de la rue Sault-au-Matlot, là où se sont rencontrées les troupes britannique et américaine, le 31 décembre 1775.

Les congressistes s'adressent à nouveau aux Canadiens pour tenter de les rallier à leur cause. Mais leur communiqué intitulé *Lettre adressée aux Habitants opprimés de la province de Québec de la part du Congrès général de l'Amérique septentrionale, tenu à Philadelphie* demeurera sans réponse. Craignant que les Britanniques n'attaquent les Treize colonies à partir de Montréal, le Congrès continental ordonne une invasion préventive de la province de Québec.

Sous les murs de Québec

Dans un article exhaustif qu'il publia dès 1776, Thomas Ainslie a ainsi relaté l'invasion américaine et l'attaque de Québec par le général Richard Montgomery et le colonel Benedict Arnold :

Après que le Congrès américain eût décidé de procéder à l'invasion du Canada, une force dirigée par Montgomery fut envoyée pour attaquer Montréal en passant par le lac Champlain. Au même moment une seconde force placée sous le commandement d'Arnold partait de Cambridge, au Massachusetts; elle remonta la piste de la rivière Kennebec et de là aux sources de la Chaudière dont elle suivit la rive jusqu'à Sainte-Marie. Elle poursuivit sa route jusqu'à Lévis et arriva devant Québec le 8 novembre, après une marche longue et difficile. Ayant traversé le Saint-Laurent sur quelques canots qu'elles avaient pu trouver, les troupes américaines se présentèrent sur les Cove Fields le 14. Prises sous le feu, elles se retirèrent immédiatement à la Pointe-aux-Trembles où elles allaient attendre l'arrivée de Montgomery en provenance de Montréal. La route de la Kennebec n'était pas inconnue: en 1760 le capitaine Montrésor l'avait suivie alors qu'il portait des messages de Murray à Amherst; il en avait dessiné une bonne carte, dont Arnold avait obtenu copie 15 ans plus tard.

Montgomery captura tout sur son passage, s'emparant de Sorel, Montréal et Trois-Rivières. Le général Carleton, qui était basé à Montréal, était conscient de l'importance de Québec et savait que Montréal ne pouvait être défendue pour diverses raisons. Il détruisit les entrepôts du gouvernement et s'engagea sur le Saint-Laurent avec plusieurs goélettes. S'étant retrouvé encalminé, il poursuivit sur un canot piloté par Bouchette, passa en pleine nuit devant les batteries ennemies de Sorel et arriva à Québec le 19 novembre alors que le colonel MacLean, qui l'avait précédé, préparait activement la défense. Le 30 novembre, on dénombrait 127 hommes de troupe britanniques, les équipages de deux petits vaisseaux, le *Lizard* et le *Hunter*, plusieurs marchands qui se trouvaient dans le port, ainsi que 230 émigrants du Roi et habitants loyaux qui s'enrôlèrent spontanément, ce qui augmentait la force à 1800 hommes. Les défenses furent renforcées et des barricades érigées et armées dans la Basse-Ville sur les rues du Sault-au-Matelot et Sous-le-Cap; il en fut de même sur la rue Près-de-Ville, juste sous le centre de la colline de la Citadelle.

Montgomery arriva avec son armée le 1^{er} décembre, augmentant ainsi les forces de l'attaquant à 2000 hommes. L'ennemi s'empara alors de Saint-Roch et érigea des batteries sur le terrain qui dominait les portes Saint-Jean et Saint-Louis. La ville fut pourvue des denrées nécessaires pour l'hiver, de sorte que Carleton, profitant de l'expérience de Murray, ne courait pas de risque. Le siège débuta par un intense bombardement quotidien et un tir dirigé sur les sentinelles. Mais Montgomery, notant que ses canons causaient peu de dégât, décida de donner l'assaut la nuit. Cette décision fut rapportée à Carleton par un prisonnier qui s'était échappé des assiégeants, et la garnison se maintint continuellement en état d'alerte en préparation d'une attaque appréhendée.

Le régiment qui devait attaquer Près-de-Ville se rassembla le 31 décembre à 2 heures du matin au quartier général de la maison Holland; placé sous le commandement de Montgomery il traversa les plaines d'Abraham et descendit vers le chemin de la plage, maintenant dénommée rue Champlain. Les troupes d'Arnold qui devaient attaquer en passant par le faubourg Saint-Roch étaient au nombre d'environ 800. Un autre détachement, commandé par Livingstone, avait la mission d'effectuer une feinte contre les murs sud de la porte Saint-Jean et de tenter d'en forcer l'entrée; il fut rapidement repoussé. Le plan voulait que Montgomery et Arnold se rencontrent aux pieds de la côte de la Montagne. Une forte tempête de neige du nord-est faisait rage à 4 heures du matin alors que Montgomery descendait la falaise et s'avancait le long de l'étroite corniche

bordée à sa gauche par les escarpements du cap Diamant et à sa droite par une courte pente dont la base baignait dans les eaux du Saint-Laurent.

La barricade de la rue Près-de-Ville, avec son blockhaus situé en son point le plus étroit, était défendue par le capitaine Chabot, par le lieutenant Picard, par 30 miliciens canadiens, par le capitaine Barnefare et 15 marins, par le sergent Hugh McQuarters de l'Artillerie royale, avec plusieurs petits canons, et par M. Coffin – 50 en tout. Un éclaireur s'avança; à son retour la colonne ennemie continua à avancer, et fut accueillie par des coups de canon et de mousquet. La première décharge tua Montgomery, ses aides MacPherson et Cheeseman, et 10 hommes. Les 700 hommes qui les accompagnaient firent demi-tour sur-le-champ, poursuivis sans relance par les balles des Canadiens. Les morts, abandonnés là où ils étaient tombés, furent ensevelis sous les bancs de neige; leurs corps gelés furent retirés plus tard, le même jour.

Le groupe d'Arnold enfonça la première barricade de la rue Sous-le-Cap, située sous la batterie de la Demie-Lune, mais fut arrêté par la seconde, placée à l'extrémité de cette voie étroite, tout près de la banque Molson actuelle. Cette seconde barricade était défendue par le major Nairne, par Gambourges et par d'autres. L'ennemi y fut maintenu en échec jusqu'à ce que le capitaine Laws, arrivant de la porte du Palais avec des troupes fraîches, le prenne sur ses arrières et obtienne sa reddition – une prise de 427 hommes. Ceci scella la victoire des Britanniques. Arnold avait été mis hors de combat de bonne heure dans la bataille par une balle tirée à partir des remparts situés près de la porte du Palais; il fut transporté à l'Hôpital général. Il n'y eut point d'autre attaque. Des batteries avaient été érigées à Lévis, mais ne produirent guère de dégâts. Le blocus fut maintenu jusqu'à l'arrivée du vaisseau anglais *Surprise*, le 6 mai 1776. La garnison, ainsi renforcée, fit immédiatement une sortie pour découvrir que les Américains avaient déjà décampé dans la confusion totale, abandonnant nourriture, artillerie, munitions et bagages. Avec l'arrivée d'autres vaisseaux et de renforts Carleton s'avança jusqu'à Trois-Rivières, y confondit l'ennemi et poursuivit sans incident jusque Montréal. Encore quelques jours et le dernier des envahisseurs avait été expulsé du sol canadien, une fois pour toutes³.

(Traduction de l'auteure)

À la suite de la bataille sous les murs de Québec, le colonel Benedict Arnold réquisitionne la villa Woodfield – alors propriété du juge Adam Thomas Mabane – pour y loger ses soldats blessés. Le général Richard Montgomery qui avait été tué pendant la bataille est inhumé dans un cimetière de la ville*.

* En 1818, le Congrès américain fait ériger un monument en l'honneur du général Richard Montgomery en l'église Saint-Paul, à New York. Les restes du général y sont transférés.



Benjamin Franklin
Imprimeur, inventeur,
homme d'État et philosophe,
Benjamin Franklin défendra les
revendications des colonies
américaines à Londres,
de 1764 à 1773. (H.B. Hall,
1783, Library of Congress)

Arnold continue le siège de la ville en dépit de la défaite du 31 décembre. Il ne quittera la ville qu'au printemps, lorsqu'une flotte britannique commandée par le général John Burgoyne apparaît à la pointe de l'île d'Orléans.

Une troisième invitation

Le 10 janvier 1776, l'idée d'indépendance gagne le soutien de la population américaine avec la publication du pamphlet *Common Sense* de Thomas Paine⁴. Celui-ci présente un argument choc en sa faveur :

Society in every state is a blessing, but government even in its best state is but a necessary evil; in its worst state, an intolerable one.

Dans un pamphlet subséquent, il déclarera encore : «C'est le moment de se séparer!»

Le 24 janvier, le Congrès continental dépêche à Montréal Benjamin Franklin, Samuel Chase, Charles Carroll, le jésuite John Carroll et l'imprimeur Fleury Mesplet* pour à nouveau tenter d'infléchir le clergé et les seigneurs. Rien n'y fera. Et sous leur influence, le peuple demeurera neutre.

François-Xavier Garneau commente ainsi la réaction au pays :

L'adresse du Congrès fit sensation parmi les Canadiens de la campagne, et parmi les Anglais des villes. Ces derniers, n'espérant plus dominer exclusivement songèrent pour la plupart à se faire révolutionnaires. La situation du gouverneur Carleton devint très difficile. Heureusement pour lui, le clergé et la noblesse avaient été inviolablement attachés à l'Angleterre par la confirmation de la tenure seigneuriale et la dîme, deux institutions qu'ils ne pouvaient espérer conserver, dans le mouvement niveleur d'une révolution; et avec ces deux classes marchait la bourgeoisie des villes, peu riche et peu nombreuse.

Par crainte d'exposer leur religion et leur nationalité, en entrant dans une confédération à la fois anglaise et protestante, crainte qui n'était pas chimérique puisque cette confédération achève de noyer les Français à la Louisiane, le clergé et les seigneurs résolurent de s'opposer à toutes ces entreprises pour conserver leur pays à l'Angleterre monarchique, située à mille lieues d'eux, et à cause de cela même moins menaçante pour l'existence de leurs institutions⁵.

La prise de position des Canadiens n'avait rien pour surprendre : l'Acte de Québec leur garantissait la préservation de leur langue, de leur religion, de leur monnaie et de leurs lois. La mémoire des souffrances endurées pendant la guerre de la Conquête était encore bien vive et nul ne souhaitait entrer dans un autre conflit. La neutralité des Canadiens permettra ainsi de maintenir la province de Québec dans l'Empire britannique.

* Fleury Mesplet s'établit à Montréal et fonde, en 1778, *La Gazette commerciale et littéraire*. Ayant jugé ses propos abusifs, le gouverneur le fait emprisonner et ordonne la fermeture du journal. Après sa libération, Mesplet lance *The Montreal Gazette*, quotidien encore publié aujourd'hui.

LE MARQUIS DE LA FAYETTE DANS L'ARMÉE CONTINENTALE

Né le 6 septembre 1757 dans le château de Chavaniac, en Auvergne, le marquis de La Fayette appartient à une famille noble qui s'est distinguée dans le service militaire : un de ses ancêtres avait pris part au combat comme maréchal de France sous Charles VII à la fin de la guerre de Cent Ans ; son père, marquis de La Fayette, avait participé à la guerre de Sept Ans et perdu la vie sur le champ de bataille de Minden.

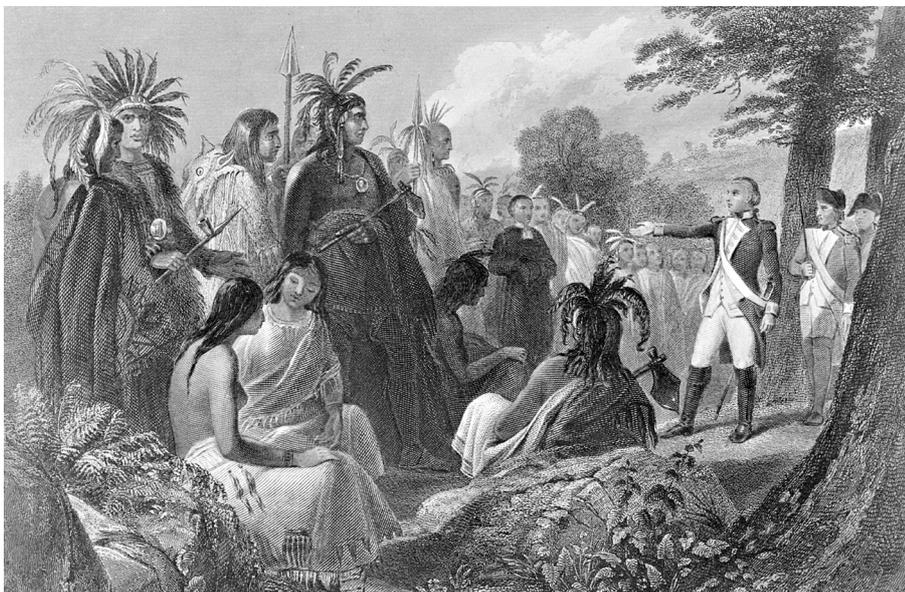
À l'âge de 16 ans, La Fayette entre à l'Académie militaire de Versailles et devient capitaine dans la cavalerie. Cette même année, il hérite d'une immense fortune et du titre de marquis à la suite du décès de sa mère et de son grand-père. Il épouse Marie Adrienne de Noailles, fille du duc d'Ayen et petite-fille du duc de Noailles, l'une des familles les plus influentes du royaume de France.

Le marquis de La Fayette utilisera sa fortune et son influence pour combattre la Grande-Bretagne, qu'il tient responsable de la mort de son père.

LA GUERRE D'INDÉPENDANCE, L'APPORT DE LA FRANCE

Le 4 juillet 1776, le Congrès continental adopte la déclaration d'Indépendance rédigée par Thomas Jefferson. La guerre d'Indépendance est officiellement déclenchée...

Depuis qu'elle avait perdu son empire en Amérique sur les plaines d'Abraham, la France souhaitait prendre sa revanche sur la Grande-Bretagne. L'occasion lui en est offerte en décembre 1776, lorsque Benjamin Franklin, Sela Dean et Arthur Lee viennent à Paris solliciter son aide pour rompre la suprématie de la Grande-Bretagne sur les Treize colonies. L'armée continentale manquait alors d'ingénieurs, d'artilleurs expérimentés et d'officiers d'état-major. L'apport que la France allait donner aux Américains sera décisif dans la victoire finale à Yorktown.



General Burgoyne
addressing the Indians
(H. Warren, v. 1840, Bibliothèque
et Archives Canada, C-017514)

Les diplomates américains sont chaleureusement accueillis dans les salons parisiens en ce siècle des Lumières où des philosophes comme Diderot, Montesquieu, Rousseau et Voltaire avaient élaboré l'idéal «Liberté, Égalité, Fraternité». Louis XVI se montre sensible à la cause des insurgés, mais il ne s'engagera qu'à leur fournir des armes de façon clandestine. Ce sera le rôle de Pierre Caron de Beaumarchais, celui-là même qui a composé *Le Barbier de Séville* et *Le Mariage de Figaro*.

Sympathique aux idéaux politiques des révolutionnaires, Marie Joseph Paul Yves Roch Gilbert du Montier, marquis de La Fayette, se porte volontaire pour servir dans l'armée continentale. Le 20 avril 1777, défiant sa famille et le roi, il fait voile vers l'Amérique sur *La Victoire* accompagné du baron allemand Johan de Kalb, général dans l'armée française pendant la guerre de Sept Ans. Le marquis de La Fayette assume tous les frais de l'expédition, achat de la frégate, engagement d'un capitaine et d'un équipage.

Peu de temps après son arrivée à Philadelphie, il est nommé major général dans l'armée continentale. Il n'a que 20 ans. Le 11 septembre, il prend part à la bataille de Brandywine aux côtés de George Washington. Les forces britanniques du général William Howe remportent la victoire, mais l'armée américaine sort pratiquement intacte de la bataille.

Le 13 octobre suivant, c'est au tour du général John Burgoyne, commandant des forces britanniques de la province de Québec, de rendre les armes au général américain Horatio Gates, à Saratoga, après une campagne de plusieurs mois en Nouvelle-Angleterre. John Burgoyne n'avait pas reçu les renforts qu'il attendait; sa défaite est totale devant les 12 000 hommes d'Horatio Gates.

Cette victoire s'avérera un point tournant dans la guerre d'Indépendance. La nation en devenir, encore toute fragile, y trouve source d'espoir. En France, elle fait pencher la balance en faveur des insurgés: au mois de février 1778, Benjamin Franklin obtient la signature d'un traité d'Amitié et de commerce et d'un traité d'Alliance militaire. Louis XVI devient ainsi le premier chef d'État européen à reconnaître l'Indépendance des États-Unis d'Amérique.

Que voilà donc un pacte bien étrange! Ennemis acharnés pendant la guerre de la conquête de la Nouvelle-France, Français et Yankees se retrouvent maintenant amis; catholiques et protestants se réconcilient, une monarchie de droit divin s'allie à une république!

Le marquis de La Fayette, qui avait été nommé commandant d'une division de Virginie, rejoint, en février 1778, le général Washington à Valley Forge situé à environ 25 milles à l'ouest de Philadelphie.

Quelques mois plus tard, la France envoie une flotte de 17 vaisseaux commandée par le vice-amiral Charles-Henri Jean-Baptiste, comte d'Estaing. Son attaque sur New York au cours de l'été et sa tentative de pren-



Washington and La Fayette
at Valley Forge
(John Ward Dunsmore, 1907,
Library of Congress)

dre Savannah, l'année suivante, se solderont cependant par des échecs. Le comte d'Estaing est rappelé à Paris.

Deux ans plus tard, la France envoie un corps expéditionnaire de 6000 hommes sous les ordres du comte de Rochambeau. L'année suivante, ce sont 29 navires qui arrivent sous le commandement du comte de Grasse. Ces nouveaux renforts laissent présager une victoire prochaine...

Début octobre 1781, quelque 17 000 soldats américains et français commandés par Washington, par le comte de Rochambeau et par le marquis de La Fayette encerclent l'armée du général britannique Charles Cornwallis à Yorktown en Virginie. À distance des côtes, l'amiral de Grasse positionne stratégiquement ses navires pour bloquer les rivières York et James, retenant Cornwallis prisonnier à Yorktown.

Un siège de trois semaines épuise les munitions et les approvisionnements en vivres des troupes britanniques. Le 19 octobre, Cornwallis accepte la capitulation proposée par Washington. Avec cette victoire, l'indépendance des Treize colonies est assurée!

Les négociations en vue de la signature d'un traité de paix entre la nouvelle nation américaine et la couronne britannique commencent le 5 mars 1782. Les Américains discutent des conditions indépendamment de la France, et ceci en dépit de leur engagement à ne pas traiter seuls avec leur ennemi commun. De fait, les Américains se méfient de la France. Ils se rappellent qu'elle avait secrètement cédé la Louisiane à l'Espagne en 1762, juste avant la signature du traité de Paris. Ils craignent qu'elle ne favorise à nouveau son alliée espagnole et que celle-ci ne s'oppose à leur expansion vers l'ouest du continent. C'est ainsi que sont conclus les préliminaires de paix, à l'insu des Français, le 30 novembre 1782.

Le 3 septembre 1783, la Grande-Bretagne signe un traité de paix avec la France, à Versailles, et un traité avec les États-Unis d'Amérique, à Paris, reconnaissant qu'ils constituaient des états libres, souverains et indépendants.

Le marquis de la Fayette déclare :

Humanity has won its battle,
Liberty now has a country.

Les États-Unis d'Amérique recouvrent le territoire que la Grande-Bretagne avait rattaché à la province de Québec en 1774. Les villes de Québec et de Montréal sont maintenant localisées à proximité de la frontière du nouveau pays et les postes de traites situés au sud des Grands Lacs et dans la vallée de l'Ohio doivent être abandonnés.

LA GUERRE DE 1812, UNE AFFIRMATION D'INDÉPENDANCE

La guerre économique qui sévissait entre la France et la Grande-Bretagne depuis l'imposition du blocus napoléonien, constitue un facteur indirect mais décisif de l'invasion du Canada par les Américains, en 1812. Ce geste se voulait une affirmation d'indépendance face à la mère patrie, en quelque sorte, une deuxième guerre d'Indépendance.

Au blocus des ports de la mer Baltique, la Grande-Bretagne avait riposté en fermant les ports de la Méditerranée et de la côte atlantique, depuis l'île d'Elbe jusqu'à Brest. Forte de sa domination sur les océans grâce à ses Lois de la navigation, la Grande-Bretagne s'était arrogée le droit de fouiller les navires américains et de kidnapper des marins qui, pour elle, demeuraient encore ses sujets. Ces navires se retrouvaient ainsi pris dans un feu croisé et privés d'accès aux ports européens.

En décembre 1807, Thomas Jefferson réplique en décrétant un embargo général : les ports américains seront fermés au commerce étranger et les navires américains ne pourront quitter ces ports. Cette mesure s'avéra extrêmement impopulaire, causant plus de tort aux États-Unis qu'aux puissances européennes. Elle sera donc rapidement remplacée par le Non-Intercourse Act qui interdit tout commerce avec la France, la Grande-Bretagne et leurs alliés coloniaux respectifs jusqu'à ce que l'un ou l'autre révoque son blocus.

En 1810, Napoléon I^{er} annonce que la France ne saisira plus les navires américains. Le président James Madison permet la reprise des activités commerciales. Mais les conditions attachées à cette décision étaient ambiguës, et la France continue de gêner les Américains. Quant à la Grande-Bretagne, elle défie son ancienne colonie avec arrogance. C'est alors que James Madison ordonne l'invasion du Canada, le 18 juin 1812, pour signifier son indignation.



Monument au général Brock
au-dessus de Queenston
(William H. Bartlett, *Canada
Pittoresque*, 1848,
Bibliothèque des Archives
nationales du Québec)

Persuadé que la victoire ne serait qu'une simple formalité, son prédécesseur Thomas Jefferson déclarera : «L'acquisition du Canada cette année, aussi loin que les alentours de Québec, se fera simplement en marchant au combat, et l'un dans l'autre je dois dire que je n'ai pas connu d'entrée en guerre qui s'effectue dans des circonstances plus favorables.»

Mais la guerre ne se déroulera pas comme l'avait anticipé Jefferson. Les actions héroïques des Brock, Tecumseh, Secord et de Salaberry créeront l'imprévisible et détermineront l'issue de la guerre. Elle durera plus de deux ans et fera de nombreuses victimes.

Le 15 août 1812, les troupes du général britannique Isaac Brock et du chef shawnee Tecumseh, dont l'armée avait été écrasée par les Américains à Tippecanoe sur la rivière Wabash, affrontent les troupes du brigadier américain William Hull au fort Détroit. Excellent tacticien, Isaac Brock obtient la capitulation des Américains après deux jours de combat seulement.

Cette victoire ainsi que la capture du dépôt de munitions de l'ennemi encouragent les militaires canadiens. Le 13 octobre, ils remportent la bataille de Queenston Heights, mais Brock y trouve la mort.

Au printemps 1813, les Américains tentent à nouveau de s'emparer de la péninsule du Niagara. Ils entrent dans un village frontalier et réquisitionnent la maison où habitait Laura Secord. Un jour, alors qu'elle servait un repas à des officiers américains, Laura Secord entend qu'ils étaient sur le point d'attaquer la garnison de Beaver Dam. N'écouterant que son courage, la jeune femme n'hésitera pas à franchir les 32 km qui la séparent de la garnison pour informer le lieutenant James Fitzgibbon de l'attaque imminente. Grâce au courage de Laura Secord, Fitzgibbon et ses hommes attendent les Américains de pied ferme ! Tous, sauf six, seront faits prison-



Laura Secord, héroïne
légendaire
(Timbre émis le 8 septembre
1992 par la Société
canadienne des postes)

niers. La péninsule du Niagara avait été sauvegardée! Laura Secord entre dans la légende...

Le 5 octobre 1813, Tecumseh et ses hommes se retrouvent sur un champ de bataille à Moraviantown (aujourd'hui Thamesville) pour prêter main forte aux Britanniques. Tecumseh espérait récupérer les terres de ses ancêtres au sud et à l'ouest des lacs Érié et Huron dans l'éventualité d'une victoire sur les Américains. Mais le sort allait en décider autrement. Lorsque le commandant Henry Proctor constate que son armée est numériquement inférieure à l'armée américaine, il ordonne son retrait. Les Shawnees demeurent «seuls» devant l'ennemi. Tecumseh est abattu. Il emporte son rêve dans la mort.

Forts de leur succès à Moraviantown, les Américains projettent de s'emparer de Montréal sur deux fronts. Le major général Wade Hampton suivra la route en bordure de la rivière Châteauguay tandis que le général James Wilkinson tentera d'atteindre la ville par la haute vallée du Saint-Laurent.

Pour sa part, le lieutenant colonel Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry qui avait pour mission de défendre la rivière Châteauguay découvrira – à proximité d'Allan's Corner – un endroit idéal pour attendre le général Wade Hampton. Il y construit un abatis et autres ouvrages de défense.

L'affrontement a lieu le 26 octobre 1813. Les Américains attaquent les premiers. «Le feu qui vient de notre droite est si puissant qu'il force nos traînards à se mettre à l'abri», rapporte l'aide de camp Michael O'Sullivan à de Salaberry. «L'ennemi prend ce mouvement pour le début d'un repli, mais combien il se trompe. [...] Les cris de joie retentissent de toutes parts.» Excellent stratège, de Salaberry avait disposé ses soldats de façon à créer l'illusion d'une force nombreuse. En aucun moment, les Américains ne réussirent à surprendre les Canadiens. Après un feu intense de cinq heures, Wade Hampton ordonne la retraite. De Salaberry attend une contre-attaque... qui ne viendra pas. Le 29 octobre, les Américains retraversent la frontière.

Le lieutenant-colonel de Salaberry et ses 300 hommes – voltigeurs canadiens, volontaires du Canadian Fencible et volontaires amérindiens – avaient réussi à vaincre une armée de 3000 hommes. La deuxième invasion du Canada par les Américains prend fin la veille de Noël 1814, avec la signature du traité de Gand. Les États-Unis et la Grande-Bretagne conviennent d'un retour au *statu quo* des frontières qui existaient avant le début des hostilités.

L'éclatante victoire de Châteauguay procure gloire et renommée au lieutenant-colonel Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry. Joseph-David Mermét rend hommage au héros dans un poème intitulé *La victoire de Châteauguay* qui est publié dans *Le Spectateur* le 25 novembre 1813. Marmet compare de Salaberry au roi Léonidas de Sparte, héros des Thermopyles.



Charles-Michel d'Irumberry
de Salaberry
(Façade de l'Assemblée nationale)

CHARLES-MICHEL D'IRUMBERRY DE SALABERRY

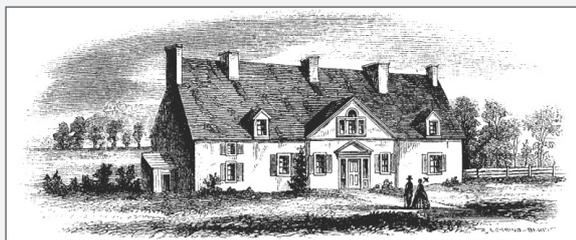
Le héros de la bataille de Châteauguay appartenait à une famille dont la renommée remonte à l'époque médiévale, indique le biographe J. Patrick Wohler⁹. Ce dernier rappelle que des ancêtres de Charles-Michel avaient combattu dans la première croisade sous Geoffroy de Bouillon et qu'un «de Salaberry» s'était distingué pendant les guerres de religion à Coutras, en 1587. Officier huguenot dans l'armée des Bourbons, celui-ci avait tué dans un corps à corps un officier catholique de l'armée du duc de Guise. Il avait aussi blessé, mais épargné la vie d'un épéiste moins expert. Témoin de la scène, Henri III, roi de Navarre, s'était écrié :

Force à Superbe, Mercy à Faible

Voilà ta devise, de Salaberry

Cette devise fait depuis partie des armoiries de la famille de Salaberry.

Michel de Salaberry, capitaine d'un navire marchand et aïeul de Charles-Michel, rencontre Catherine Rouer de Villeroy à l'occasion d'une escale à Québec en 1735. Il l'épouse et s'établit dans la ville. Ils auront deux filles. Après le décès de Catherine, Michel se remarie avec Madeleine Louise, fille de l'un des plus influents seigneurs, Ignace Juchereau Duchesnay de Saint-Denys. Le couple s'installe dans l'ancien manoir du seigneur Robert Giffard à Beauport.



Manoir de la famille de Salaberry (v. 1642)
(Harper's Monthly Magazine, vol. 8, no. 104,
Bibliothèque de l'Assemblée nationale)

Devenu officier dans la marine française, Michel de Salaberry naviguera entre Louisbourg et la France. En 1758, lorsque son navire *La Fidèle* est pris au piège par des Anglais qui lui enjoignent de se rendre, il répondra : «Je commande *La Fidèle*, fidèle je reste». Il fait alors sauter son navire et rejoint la rive à la nage ; il est sauvé par des Amérindiens.

Les Britanniques s'emparent de la forteresse de Louisbourg en cette même année 1758. Québec tombe l'année suivante. Incapable de s'accommoder au régime britannique, Michel de Salaberry retourne en France en 1766. Louis XV lui accorde la Croix de Saint-Louis pour les précieux services qu'il avait rendus à la colonie. C'est son fils unique – Ignace Michel Louis Antoine (connu comme Louis) né de son second mariage – qui perpétuera la haute réputation de la famille en Amérique.

À l'instar de ses ancêtres, Louis de Salaberry choisit une carrière militaire. À l'automne 1775, il participe à la défense du fort Saint-Jean-sur-le-Richelieu contre le général Richard Montgomery et, deux ans plus tard, accompagne le général John Burgoyne dans sa campagne en Nouvelle-Angleterre. Prisonnier des Américains à la défaite de Saratoga, il refusera de se rallier à leur cause. Il sera cependant libéré sur parole après s'être engagé à ne plus les combattre.

De retour à Québec, il épouse Catherine Hertel de Pierreville. Charles-Michel naît le 19 novembre 1778, dans le manoir seigneurial de Beauport.

Protégé du prince Édouard, duc de Kent, Charles-Michel sera nommé officier dans l'Armée britannique en 1794 et servira en Irlande, en Guadeloupe ainsi qu'aux Pays-Bas contre les forces de Napoléon I^{er}. En 1810, il devient aide de camp du major général de Rottenburg et reçoit le grade honoraire de major.

Au début de l'année 1812, devant l'imminence de l'invasion du Canada par les Américains, Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry lève un régiment de volontaires, les Voltigeurs canadiens. L'expression «Force à Superbe, Mercy à Faible» attribuée par Henri III de Navarre à un officier appartenant à la famille «de Salaberry» deviendra leur devise.

LA CITADELLE DE QUÉBEC

La guerre de 1812 amène le gouverneur Richmond à repenser la politique de défense du pays : il recommande la construction d'une citadelle. Les travaux débutent en 1820 et sont terminés en 1832. La Citadelle intègre la redoute du cap Diamant érigée par Frontenac en 1693 et la poudrière de 1750.

Après le départ de la garnison britannique en novembre 1871, le comte de Dufferin, souhaitant maintenir une tradition remontant à l'époque de la Nouvelle-France, rétablit une résidence du gouverneur général à Québec, dans la Citadelle.

Le Royal 22^e Régiment – 22^e Bataillon de la Force expéditionnaire canadienne fondée par le major général George Vanier pendant la Première Guerre mondiale – prend garnison à la Citadelle. Le Bataillon s'illustrera pendant la Deuxième Guerre mondiale et la guerre de Corée. Il participera par la suite à des missions de sécurité, de paix ou d'aide humanitaire. Le major général George Vanier – gouverneur du Canada de 1959 à 1967 – et son épouse Pauline Archer reposent dans la chapelle de la Citadelle de Québec.



(Archives du 22^e Régiment, Québec)

Voici un extrait du poème:

Ici les Canadiens se couvrent de gloire ;
 Oui! trois cents sur huit mille obtinrent la victoire.
 Leur constante union fut un rempart d'airain
 Qui repoussa les traits du fier Américain.
 Passant, admire-les... Ces rivages tranquilles
 Ont été défendus comme les Thermopyles ;
 Ici Léonidas et ses trois cents guerriers
 Revinrent parmi nous cueillir d'autres lauriers.

Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry décède le 27 février 1829 à l'âge de 51 ans. Il est enterré dans le cimetière de Chambly, sur le bord de la rivière Richelieu. Son fils, le lieutenant-colonel Charles-René-Léonidas de Salaberry fonde le régiment «Voltigeurs de Québec», le 7 mars 1862. Le plus ancien régiment canadien français perpétue aujourd'hui une glorieuse tradition militaire dans plusieurs parties du monde, notamment au sein d'opérations de soutien de la paix des Nations-Unies.

UNE PREMIÈRE INDUSTRIE CANADIENNE

L'homme d'affaire Mathew Bell, qui fut le châtelain du domaine Woodfield de 1805 à 1815, a joué un rôle prépondérant dans l'histoire industrielle du Canada comme administrateur des Forges du Saint-Maurice pendant plus de 50 ans.



Mathew Bell voit le jour en 1769 dans une famille aisée de Berwick Upon Tweed au nord-est de l'Angleterre. Il arrive à Québec à l'âge de 15 ans et est engagé à titre de commis dans la firme d'import-export John Lees. En 1790, il s'associe à David Monro ; ensemble ils entreront aux Forges du Saint-Maurice trois ans plus tard.

L'histoire des Forges du Saint-Maurice – le legs industriel le plus significatif du régime français – commence le 25 mars 1730...

Louis XV accorde ce jour-là à François Poulin de Francheville un permis pour exploiter le minerai de fer dans sa seigneurie du Saint-Maurice. De Francheville fonde la Compagnie des Forges du Saint-Maurice qui entre aussitôt en exploitation. Elle aura malheureusement une vie très brève car les employés ne parviendront pas à maîtriser la technique par réduction directe qui avait été choisie comme moyen de production. Les activités des forges doivent être abandonnées.

À l'automne 1735, le ministre de la Marine, le comte de Maurepas, envoie le maître de forges Pierre-François Olivier de Vézin réévaluer le projet. Après avoir parcouru la région, celui-ci constate que toutes les conditions nécessaires à la production de fer sont réunies : minerai d'excellente qualité, sources d'eau abondantes et fiables pour assurer les besoins en énergie hydraulique, riche forêt pour fabriquer le charbon de bois devant servir de combustible, gisements de grès⁷ sur les rives de la rivière Saint-Maurice pour agir comme fondant et cette même rivière pour transporter les produits fabriqués jusqu'au fleuve Saint-Laurent. Il recommande la reprise des activités et propose d'utiliser plutôt la technique de réduction indirecte : le

Les forges de M. Bell

On remarquera la «Grande maison» construite sous le régime français et les deux forges avec la fumée de leurs cheminées.

(Gravure anonyme, v. 1844, Bibliothèque et Archives Canada, C-001241)

minerais sera d'abord transformé en fonte dans un haut-fourneau puis affiné en barres de fer dans un foyer de forges.

À la demande de l'intendant Hocquart, le maître de forges Pierre-François Olivier de Vézin met sur pied une usine intégrée avec un haut-fourneau et des ateliers conçus sur le modèle des forges européennes. La production reprend en 1739. Mais le manque chronique de capitaux dû à la participation de la France dans les guerres de Succession d'Autriche et de Sept Ans ainsi que l'administration corrompue de l'intendant François Bigot dans la colonie en empêcheront son plein développement.

Au lendemain de la capitulation de Montréal, le directeur des Forges du Saint-Maurice, René-Ovide Hertel de Rouville, remet un inventaire de l'établissement au nouveau gouverneur de Trois-Rivières, Ralph Burton. Le 1^{er} octobre 1760, James Murray demande à l'inspecteur Claude-Joseph Courval de retenir sept métallurgistes français, le fondeur et son garde fourneau ainsi que cinq forgerons⁸. Ces ouvriers qualifiés permettront de continuer l'exploitation des forges jusqu'en 1764. Le gouvernement Murray décide alors de soustraire l'établissement à l'administration privée et de le rattacher à la Couronne. Les Forges du Saint-Maurice sont données à bail : Christophe Pélissier signe le premier contrat en 1767.

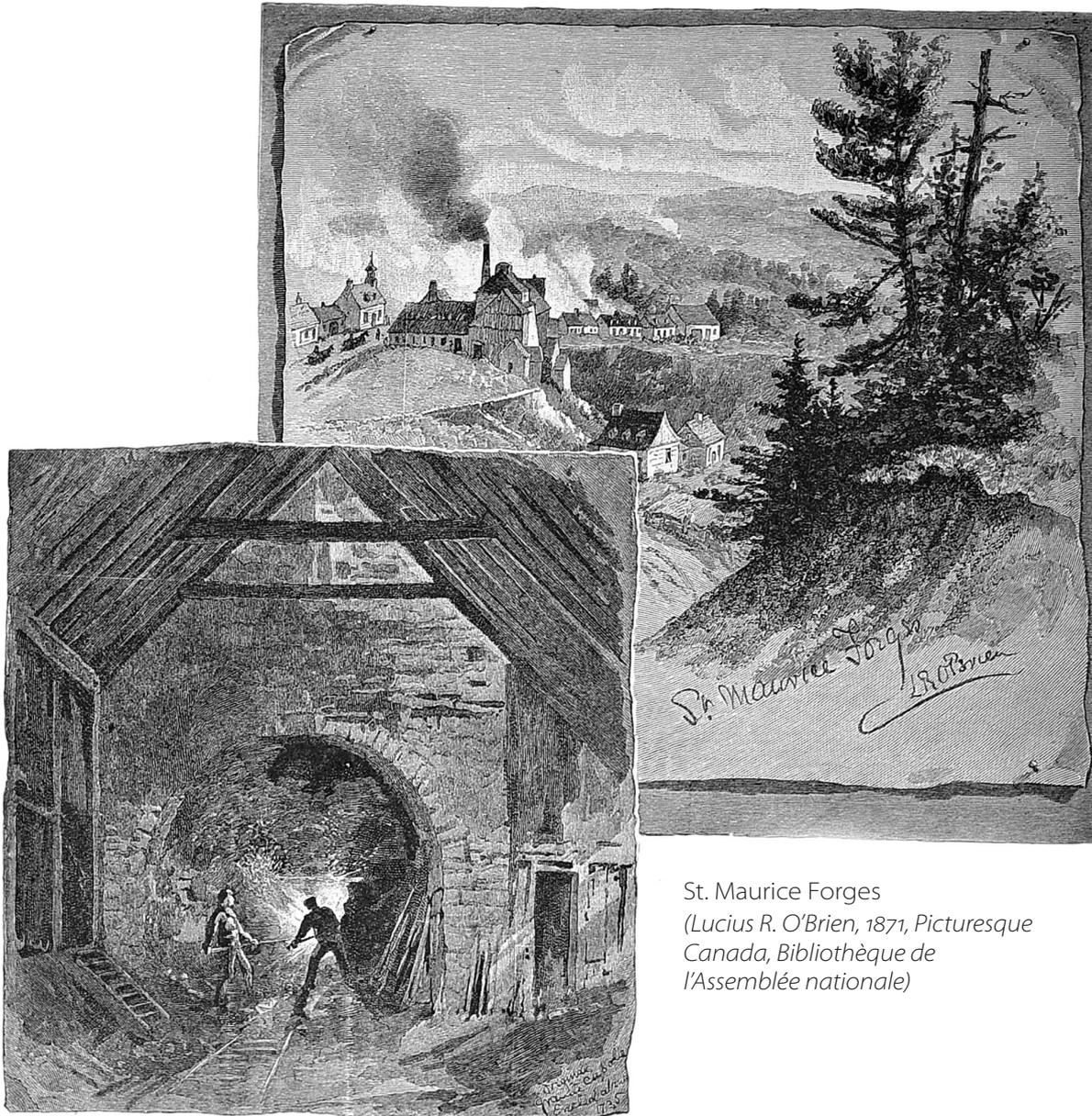
Les Forges du Saint-Maurice sont en pleine activité lorsque le Congrès continental ordonne l'invasion de la province de Québec. Sympathique à la cause des colonies anglaises, Christophe Pélissier fabrique des boulets et des bombes qu'il remet aux généraux Richard Montgomery et Benedict Arnold pour leur attaque sur Québec. Leur défaite obligera Pélissier à quitter le pays. Il se réfugie à Philadelphie puis s'embarque pour la France.

L'administration des Forges du Saint-Maurice passera successivement à Pierre de Sales Laterrière⁹, Alexandre Dumas, Conrad Gogy, Alexander Davison, John Lees et finalement à Mathew Bell et David Monro en 1793.

Les associés Bell et Monro améliorent les installations, embauchent des ouvriers professionnels en Grande-Bretagne, construisent des habitations pour les employés et diversifient la production de l'usine en introduisant la fabrication de nouveaux modèles de poêles et d'ustensiles. En 1806, Monro se retire ; Mathew Bell continue à assumer la bonne marche des Forges du Saint-Maurice. En 1810, les installations sur la Saint-Maurice sont en plein essor : on y retrouve un haut-fourneau, une fonderie, deux forges, un moulin à charbon et une scierie.

Le 4 août 1846, Mathew Bell perd inopinément le contrôle des Forges du Saint-Maurice au profit d'Henry Stuart. Celui-ci avait offert un montant plus élevé que le sien lors de leur mise aux enchères par le gouvernement. Pour Mathew Bell c'est la fin d'une époque particulièrement florissante.

Au printemps 1883, le haut-fourneau des Forges du Saint-Maurice – le plus ancien encore en activité en Amérique du Nord – s'éteint à jamais. La première page de l'industrie manufacturière canadienne est tournée.



St. Maurice Forges
(Lucius R. O'Brien, 1871, *Picturesque Canada*, Bibliothèque de l'Assemblée nationale)

LES SCIENCES NATURELLES EN COMPAGNIE DE WILLIAM SHEPPARD

Après cette évocation des propriétaires Thomas Ainslie et Mathew Bell du domaine Woodfield, laissons James McPherson Le Moine nous présenter le naturaliste William Sheppard :

Il me plaisait de voir dans l'honorable William Sheppard, le riche, le courtois, le savant châtelain de *Woodfield*, le gentil-homme lettré en Canada, le beau idéal.

Woodfield, ou si l'on préfère *Samos*, était sans contredit un des sites les plus enchanteurs, non seulement de Sillery où ses paysages sont ravissants, mais le dirai-je du Canada entier.



William Sheppard

Le marchand de bois naturaliste sera président de la Literary and Historical Society of Quebec en 1833 et 1834, puis son vice-président en 1841, 1843 et 1847. Il sera membre du Conseil exécutif du Bas-Canada de 1837 à 1841.

(Collection Literary and Historical Society of Quebec)

Choyé, admiré des grands, M. Sheppard était également aimé du peuple. Doué d'une heureuse mémoire, alerte, gai comme un jeune homme, je me le rappellerai toujours avec plaisir, un jour que, âgé de 83 ans, il venait me convier à un examen des fougères indigènes dans les profondeurs du ravin du ruisseau Saint-Denis. Excursion intéressante, mais passablement ardue, comme j'eus lieu de le constater¹⁰.

Né en Angleterre en 1784, William Sheppard émigre à Montréal avec son père à l'âge de huit ans. En 1809, il épouse Harriet Campbell, fille des loyalistes Archibald Campbell et Charlotte Saxton. Le jeune couple s'installe dans la ville de Québec. Comme plusieurs autres jeunes Anglais entreprenants, William tente sa chance dans l'industrie du bois, d'abord comme exportateur puis comme constructeur de navires avec son beau-frère Archibald Campbell. Les affaires sont très prospères. William Sheppard s'enrichit et, en 1815, il acquiert le domaine Woodfield de Mathew Bell.

Harriet et William Sheppard appartiennent à la bonne société de Québec qui s'intéresse à la littérature, aux arts et aux sciences naturelles. Le gouverneur général, lord Dalhousie, invitera William Sheppard à s'associer à la création d'une société pour promouvoir la connaissance de l'histoire du Canada.

La Literary and Historical Society of Quebec / Société littéraire et historique de Québec voit le jour en décembre 1823. La première réunion a lieu le 6 janvier suivant en la résidence du gouverneur, au château Saint-Louis. Outre William Sheppard et son beau-frère Archibald Campbell, les Jonathan Sewell, William Rhodes, Robert Shore Milnes Bouchette, René-Édouard Caron, Félix-Xavier Garneau, Joseph-François Perrault et Jean-Thomas Taschereau comptent parmi ses membres fondateurs. Le 5 octobre 1831, Guillaume IV lui accorde une charte royale.

La Literary and Historical Society of Quebec publie, en 1829, ses premiers articles dans les *Transactions*. On y retrouve notamment une conférence du juge Jonathan Sewell, une étude historique d'Andrew Stuart et des écrits scientifiques de William et Harriet Sheppard, Henry Wolsey Bayfield, William Green et Christine Brown Ramsay, comtesse de Dalhousie.

Dans son article intitulé «Observations on the American Plants Described by Charlevoix», William Sheppard analyse l'ouvrage de François-Xavier de Charlevoix* *Histoire et description générale de la Nouvelle-France – Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale* publié à Paris en 1744. Harriet présente «On the Recent Shells which Characterize Quebec and Its Environs», utilisant la classification élaborée par le chevalier Jean-Baptiste de Lamarck; la comtesse de Dalhousie offre «Catalogue of Canadian Plants Collected in 1827».

En complément à son premier travail, William Sheppard publie «Notes on Some of the Plants of Lower Canada» dans le troisième volume des *Transactions*. Il y mentionne avoir trouvé la «sarrazine». Le médecin bota-

* Pendant son séjour en Nouvelle-France (1720 à 1723), le jésuite François-Xavier de Charlevoix avait suivi les explorateurs et les coureurs des bois à Niagara, Détroit et Michilimakinac. Il avait ensuite descendu le Mississippi jusqu'en Louisiane et s'était même rendu en Floride. L'ouvrage en question est un compte rendu de son séjour en Amérique du Nord.

niste Michel Sarrazin avait déjà identifié cette plante entomophage à fleur pourpre dans les environs de Québec. Le professeur Sébastien Vaillant la nommera «sarracenia purpurea» dans son *Catalogue des plantes du Canada* qui paraît en 1720.

En 1985, Sillery rendait hommage au médecin botaniste en nommant «Maison Michel Sarrazin» son nouveau Centre d'accueil pour cancéreux en phase terminale.

William et Harriet Sheppard partagent la passion de l'époque pour les sciences naturelles, laquelle émanait d'un long processus de développement issu de l'âge des découvertes. Les explorateurs avaient rapporté de leurs voyages en Asie, en Afrique et dans les Amériques une faune et une flore dont les Européens ne soupçonnaient même pas l'existence. Ces spécimens les avaient captivés et leur découverte avait conduit à la création de la Royal Society, à Londres, le 28 novembre 1660, et de l'Académie royale des sciences, à Paris, le 22 décembre 1666.

Le 18^e siècle marque l'essor de la zoologie, de la géologie, de la minéralogie et de la botanique. Le naturaliste suédois Karl von Linné introduit

LE MORRIN COLLEGE, SITE DE LA LITERARY AND HISTORICAL SOCIETY OF QUEBEC

C'est en tant que prison que cet imposant bâtiment de pierre a été construit au début du 19^e siècle. Lorsque les détenus sont transférés dans une nouvelle geôle sur les plaines d'Abraham, en 1867, Joseph Ferdinand Peachy en réorganise l'intérieur pour recevoir le Collège que venait de fonder le D^r Joseph Morrin. Cette institution privée de langue anglaise préparera de 1868 à 1903 les étudiants qui souhaitaient poursuivre leurs études à l'Université McGill.

La Literary and Historical Society of Quebec emménage au Morrin College au mois de juin 1868. La Société avait tenu ses réunions dans différents locaux de la ville depuis sa création, au château Saint-Louis jusqu'à sa destruction par un incendie en 1834, à l'Hôtel Union de la place d'Armes, dans le parlement de la côte de la Montagne, dans les appartements de George Henderson sur le chemin Saint-Louis et dans le Freemason Hall¹¹ de l'auberge Chien d'or.

Sa bibliothèque lambrissée de chêne et agrémentée d'une mezzanine et d'un escalier en colimaçon renferme une collection qui inclut quelques-uns des premiers livres imprimés en Amérique du Nord. En 1838, lord Durham l'avait enrichie d'une série de classiques grecs et latins et de plusieurs manuscrits recopiés en France. On y retrouve aussi le pupitre ayant appartenu à sir George-Étienne Cartier ainsi qu'une statue du général James Wolfe sculptée en 1779.

La société est la plus ancienne en son genre en Amérique du Nord.



Morrin College
(François Baillairgé, 1808-1812, 44 Chaussée des Écossais)

Sarrazin receives a Pitcher Plant
(C.W. Jefferys, Bibliothèque et Archives Canada, C-069104)



Sarrazine (*sarracenia purpurea*)
Cette plante pousse en des lieux marécageux dans tout l'est du Canada. En 1954, Terre-Neuve l'adoptait comme emblème floral de la province.

une classification des plantes et des animaux par genres et espèces; sa nomenclature décrite dans *Systema Naturae* (1735) et dans *Species Plantarum* (1753) est encore utilisée aujourd'hui. Entre-temps, le naturaliste Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, avait contribué à l'émergence de la science moderne en proposant une explication géologique de l'origine de l'univers dans son *Histoire naturelle* en 44 volumes et dans son ouvrage *Époques de la nature*. Le baron George Cuvier – zoologiste et paléontologue – fera quant à lui œuvre de précurseur par sa recherche comparative de l'anatomie des espèces vivantes.

L'anthropologie, l'ethnologie, la paléontologie ou encore l'embryologie comparée se définissent de manière bien structurée au cours du 19^e siècle. Le botaniste Jean-Baptiste de Monet Lamarck présente une description évolutive de l'histoire de la vie avec la transformation des espèces à partir de l'interprétation des fossiles. Il mentionne: «[...] les habitudes, la manière de vivre et toutes les circonstances influentes qui ont, avec le temps, constitué la forme du corps et des parties des animaux. Avec de nouvelles formes, de nouvelles facultés ont été acquises et, peu à peu, la nature est parvenue à l'état où nous la voyons actuellement.»

Dans son ouvrage *On the Origin of Species by Means of Natural Selection* (1859), le naturaliste Charles Darwin propose une théorie de l'évolution selon laquelle les espèces seraient issues les unes des autres suivant un mécanisme de sélection naturelle alimenté par un processus de survie. Ce biologiste, dont le grand-père avait publié *Zoonomia* ou *Les lois de la vie organique* en 1796, développe ses vues après avoir observé des fossiles ainsi que la vie de divers végétaux et animaux pendant les cinq années de son périple sur la côte ouest de l'Amérique du Sud, et tout particulièrement dans les îles

Galapagos qu'il explore de 1831 à 1836 sur le navire HMS *Beagle*. Darwin soulève une tempête de controverses lorsqu'il imagine une évolution buissonnante à partir d'une vie primitive dont l'un des rameaux aboutit à l'être humain.

Harriet Sheppard herborise dans le boisé de Sillery avec ses amies Ann Mary Flower Perceval, Christine Brown Ramsay, comtesse de Dalhousie, et Fanny Amelia Bayfield, botaniste, aquarelliste et épouse de l'hydrographe du roi Henry Wolsey Bayfield. Ces dames contribueront au développement de la botanique en fournissant des spécimens à des naturalistes réputés tels qu'Asa Gray¹², professeur à l'Université Harvard, et G. Bentham et J.D. Hooker, botanistes¹³ aux Royal Botanic Gardens de Londres.

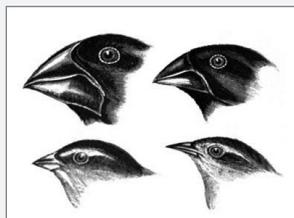


Tortue géante de l'archipel des Galapagos

Cet animal est celui qui vit le plus longtemps sur la terre, peut-être plus de 150 ans.

LA SÉLECTION NATURELLE ET LE BEC DES CHARDONNERETS

La visite de Charles Darwin à l'archipel des Galapagos en 1835 à bord du HMS *Beagle* constitue le point tournant de l'élaboration de sa théorie sur la sélection naturelle et l'évolution. Sur ces îles volcaniques éloignées, il nota que certaines différences subtiles dans la forme et la dimension du bec des chardonnerets correspondaient à des patrons spécifiques de leur comportement et de leur distribution géographique. Dans son ouvrage *On the origin of species by means of natural selection*, Darwin attribue cette différenciation à la conséquence logique de la sélection naturelle qui, sur une longue période, engendre l'évolution des espèces.



Taille comparative du bec des chardonnerets des Galapagos
(Charles Darwin, *Journal of Researches*, 1835)

L'impact des travaux de Darwin demeure indéniable encore aujourd'hui et ses observations ont été corroborées par des exemples innombrables dans la Nature. Des travaux plus récents des biologistes Peter et Rosemary Grant suggèrent cependant que les échelles de temps du processus d'évolution sont nettement plus courtes que celles que Darwin a proposées. Trente années de recherche sur l'Isla Daphne Major des Galapagos leur ont montré que les populations de

chardonnerets étaient particulièrement sensibles aux extrêmes climatiques tels que ceux reliés à El Niño. Leurs mesures méticuleuses ont révélé que l'évolution s'effectuait en « temps réel » et que des variations morphologiques de quelques millimètres dans le bec des oiseaux survenaient en réponse à la disponibilité de nourriture conséquente aux pluies extrêmes. Le succès ou l'échec à s'adapter à ces variations brutales de l'environnement semble déterminer la capacité de l'oiseau à survivre et à se reproduire, et ainsi contribuer à son patrimoine génétique.

Texte: Pascale Poussart

Lorsqu'elle accompagne son mari dans des excursions scientifiques, Fanny Amelia Bayfield cueille des plantes qu'elle conserve dans un herbier. Elle offre ce document précieux constitué d'environ 400 spécimens à la Literary and Historical Society of Quebec pour son Musée des sciences naturelles.

Amelia et Henry Bayfield retournent en Angleterre après avoir vécu plus de 40 ans au Canada. Amelia lègue une cinquantaine d'aquarelles de fleurs sauvages dessinées avec grande précision à son pays d'adoption.

L'environnement naturel du plateau de Sillery avec ses plantes de sous-bois, ses fleurs sauvages et ses fougères en abondance avait été pour la famille Sheppard et leurs amis un lieu de prédilection pour l'étude de la botanique. James McPherson Le Moine chante la beauté du paysage :



Sanguinaire, erythroné
d'Amérique et trille rouge
(Fanny Amelia Bayfield, v. 1850,
Bibliothèque et Archives
Canada, C-035943)

The Wild Flowers of Sillery

Everywhere about us are they glowing,
Some like stars, to tell us spring is born ;
Others, their blue eyes, with tears o'erflowing,
Stand like Ruth amid the golden corn¹⁴.

James Le Moine évoque encore cet endroit champêtre...

Parcourir à cheval ou en voiture, dans la belle saison, la voie publique de Sillery jusqu'à la côte de Cap-Rouge, à huit milles de Québec, vous fait l'effet d'un beau paysage, accidenté, verdoyant, forestier, où vous pourriez réaliser à satiété le *Songe de Vaux* du poète Jean de La Fontaine* :

Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine
ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux.

Noyés sous des flots de verdure, à peine si vous pouvez saisir le contour du petit castel, de la fraîche villa, de la confortable métairie, sur chaque domaine; encore bien moins, pouvez-vous deviner les merveilles d'horticulture – fruits, fleurs, moissons – dérobées au regard par la forêt primitive environnante¹⁵.

Quelle dût être la peine de William Sheppard lorsqu'il fut obligé de vendre Woodfield à la suite d'un revers de fortune! James McPherson Le Moine raconte que l'ancien châtelain revenait à Sillery chaque année...

M. Sheppard, oublié de tous, excepté de ses anciens amis, mais plein de vigueur et amant des lettres, comme dans ses meilleures années, alla ensevelir, dans une petite villa près de Drummondville, à *Fairymead*, ses regrets et ses goûts littéraires. Il y a passé ses vingt dernières années. Chaque an-

* Jean de La Fontaine célèbre dans *Songe de Vaux* la splendeur des jardins de Vaux-le-Vicomte.

née, il revenait à Sillery retirer ses rentes sur les terres du village qu'il avait fondé, *Sheppardville*, ou comme il s'appelle aujourd'hui *Bergerville*. On eût pu, par une belle après-midi de juin ou de septembre, voir un beau vieillard, à haute taille, à cheveux blancs, côtoyer, pensif et fier, le ruisseau Belle-Borne, qui serpente sous les verts bocages de *Woodfield*, les mains pleines de fleurs des bois ou de quelques fougères. De loin, il s'arrête pour contempler les créneaux du château qui lui rappellent tant de joies, de revers, de succès, de larmes...¹⁶

William Sheppard décède à l'âge de 84 ans à Trois-Rivières dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet 1867. Une simple croix dans le cimetière Mont Hermon portant le nom «Sheppard» rappelle la présence de cette famille à Sillery.

DE WOODFIELD, IL NE SUBSISTE AUJOURD'HUI QU'UNE AUSTÈRE dépendance dans le cimetière St. Patrick. Avec sa vue qui s'ouvre sur le fleuve Saint-Laurent, le site demeure enchanteur. En s'y laissant porter par les vestiges de ses sentiers du 19^e siècle, on pourra se rappeler qu'en ces lieux ont vécu des personnages comme Ainslie, Bell et Sheppard, témoins et acteurs d'époques parfois tourmentées, parfois épanouies.